



**UNE VIE CONTRE UN LIVRE**  
PAR ARNAUD VIVIAN

**Un inconnu.** Quelques travaux d'aiguille dans des revues (*L'Infini*, la *NRV*) avant d'écrire, à l'aube de la quarantaine, ce petit livre, édité par l'impeccable maison Allia (discretion, rigueur). L'auteur s'appelle Grégoire Bouillier. Pourquoi pas ? C'est un nom qui fait sérieux. Nom de héros médiéval, de chevalier blanc. Le titre, *Rapport sur moi*, avec son côté administratif, bilan comptable ou « livre blanc » justement, dit encore qu'on n'est pas là pour rigoler. Bouillier entre en littérature avec un sujet qui ne prête pas à sourire, qu'il s'interdit de prendre à la légère : une vie, un homme, et pas n'importe lequel, lui-même. Bouillier, de toute évidence, a étudié son affaire, il se connaît et sait qu'il y a chez lui matière à quelques rebondissements, énigmes, suspens, trahisons (qui trahit-on mieux que soi ?), attitude chevaleresque, aveux délicieux ou pas. Depuis que, dans ce pays, Serge Doubrovski a ouvert à la machette un chemin de traverse dans les sous-bois qui séparaient jusqu'alors l'autoroute de l'autobiographie et celle de la fiction (un passage désormais hyperfréquenté qu'il a baptisé « autofiction »), plus personne ne se risque à promener un miroir le long de sa propre route, si ce miroir n'est pas biseauté ou brisé par endroits. La grande, la belle, la vraie autobiographie littéraire n'est plus. D'ampleur napoléonienne chez Chateaubriand ; confessionnelle pré-divan chez Rousseau ; analytique, masturbatoire et « logomachique » chez Michel Leiris... Le bouillant Bouillier, lui, se lance, il ose. Personne ne le connaît ? C'est encore mieux. N'étant personne, il n'en sera que plus aisément exemplaire.

*Rapport sur moi* est le genre de livre qu'on écrit en général à la fin de son analyse, tel un mémoire de troisième cycle sur un personnage historique mineur, une présence ombrée au deuxième rang de l'Histoire, un bonhomme en mic de pain qu'on lire sous les feux de la rampe et qui, par extraordinaire, porte exactement le même nom que vous. Voyant le péril poindre, Bouillier assure haut et fort, en bas de la page 112, que non. « Pourquoi me serais-je laissé convaincre, écrit-il, que je devais me faire soigner si c'était pour souffrir un désespoir dont on ne peut faire aucun usage qui ne soit avilissant pour soi ou pour les

autres ? Si c'était pour tomber réellement malade ou m'épuiser dans les bras de compensations programmées augmentant le malheur particulier et général. » D'autant qu'avec une mère suicidaire (et volontiers partouzeuse, d'où une paternité fouillis sinon douteuse, mais assez mal explorée par le livre), Bouillier a fini par ne plus supporter les psychiatres, même en peinture. De toute façon, la peinture, il a cessé de s'y consacrer après une déception sentimentale. Pas de psy, donc, en dépit de troubles nietzschéens évidents (« *Un cheval avait poussé une nuit en moi* »). Néanmoins, la méthode de l'auteur n'est pas élognée de l'analyse sauvage. **Libres associations, mots d'esprit, rafistolages et bricolages lacaniens**, de quoi pouvoir dire, en tout cas, page 93, comme un qui dépose chaque semaine son petit tas anal de billets sur le bureau de son analyste : « *J'ai payé*. »

Non, ce qui fait vraiment la différence, et les plus belles pages de ce livre, c'est que Grégoire Bouillier a puisé sa mythologie dans une autre. Une nuit de fièvre pascalienne, alors que tout va mal, il dévore *L'Odyssée* et trouve chez Homère toutes les clefs de sa vie. On vous passe les détails, mais pas la conclusion : « *Alors que je ne trouvais plus aucun sens à mon existence, L'Odyssée donnait avantageusement à tout ce que je vivais un sens homérique. Le livre m'enseignait la vie sous un angle inédit. Sur mes désarrois il posait d'antiques scellés. Ils tiennent encore.* » Sauvé par un livre ? Cela en valait bien un autre. ■

GRÉGOIRE BOUILLIER, *RAPPORT SUR MOI*, ALLIA, 2002. 159 PAGES, 6,10 EUROS.